

NA

Charles Sagalane

Ce n'était pas toujours facile de faire comprendre à Na le pourquoi et le comment des choses. À son arrivée, j'étais ravie qu'iel soit d'un naturel empreint de douceur et de curiosité. Et j'aimais bien, au fond, me creuser la tête pour répondre à ses interrogations : elles dépoussiéraient ma réalité. Na ne laissait jamais passer une occasion d'en apprendre davantage sur la profondeur insoupçonnée de notre quotidien. Iel venait à peine d'arriver dans la famille qu'iel m'avait demandé si notre *unité intime* était la norme. Je fus surprise par la candeur et la justesse de sa requête. Avoir un frère et deux parents me paraissait d'une trivialité confortable et universelle. J'évoquai les parents monoparentaux, les orphelins et les familles très nombreuses comme celle de mon arrière-grand-mère – elle avait eu douze enfants, dont un était mort à la naissance. Pressée d'élargir ma pensée, j'ajoutai les adoptions, les couples homosexuels, les unions polygames, l'amour libre. Quand Na, désignant un point de notre mappemonde, me demandait « Et là ? », je dus convoquer les structures polygames, les liens intergénérationnels, les dots. Mais je dus concéder que je n'avais aucune idée de l'organisation traditionnelle de la famille aux monts Oural, en forêt amazonienne ou sur les îles de Nouvelle-Guinée... En définitive, la plus grande partie de la planète échappait à ma simple conception de ce que pouvait être une famille. Ça commençait bien !

Na se montrait d'une gentillesse exemplaire. C'était la personne la plus empathique qu'on puisse imaginer. C'était comme si ces qualités avaient été infusées en lui pendant des milliers d'années. Quand nous rencontrions mes amis, ou d'autres élèves de l'école, ou même encore des inconnus, iel se présentait directement, sans rudesse, mais avec une entièreté qui m'étonnait. Iel prenait très au sérieux le « Comment allez-vous ? » et ne pouvait comprendre que nous en fassions un usage si désinvolte. « Bien, merci. » n'était pas une option avec ellui ! Les salutations nécessitaient des marques additionnelles de considération. J'éprouvais parfois de la gêne quand se glissait une sous-question. « Pas trop froid ? » « La session se déroule bien ? » « La fin de semaine a été bonne ? » Mais je finis par réaliser que ces précisions n'étaient ni fortuites ni banales. « Et vos parents ? » ne s'adressait qu'à des proches sans ambiguïté dans leur situation familiale. « Et la santé ? » ciblait les personnes affichant une certaine baisse de vitalité, à titre préventif, je dirais. Si Iel risquait un « Pas trop fatigué ? » ou un « Pas trop déprimé ? », c'est que la mine déconfite de son interlocuteur nécessitait un réconfort ou un soutien. Je devais alors interrompre ma lancée vers la salle de classe et investir le temps qu'il fallait à notre halte de courtoisie ! Pendant le mois que Na passa parmi nous, Iel avait rapidement développé cet arsenal de phrases pas trop engageantes pour entrer en relation avec autrui. Vraiment, c'était une chose exceptionnelle de voir fleurir mon entourage à son contact, comme s'iel arrosait chaque plante de l'exacte quantité d'eau dont elle avait besoin. Grâce à Na, je me rendis compte que nous négligions complètement le potentiel inexploité de la cordialité. Résultat plus incroyable encore, iel faisait prendre conscience à toutes et à tous de la valeur de leur réponse. Au bout de la première semaine, le « Comment ça va ? » donnait lieu à des réponses moins expéditives, plus révélatrices. Grâce à Na, tout le monde échangeait sans le savoir sur le mystère d'être présent au monde.

Bien sûr, une bonne part des interrogations de Na – de ses « interventions » avais-je fini par concéder ! – concernait l'école. Nous y passions nos journées et iel y trouvait un laboratoire

idéal. Poser une question, n'est-ce pas un signe de dévouement scolaire ? Là encore, je fus surpris par les « enseignements » de Na. Sa façon d'interroger ne correspondait pas à la nôtre. Élèves ordinaires, nous voulions connaître la réponse ponctuelle à une connaissance précise. Éclairer une zone grise, positionner deux faits connus ou régler la variable d'une équation. Iel s'intéressait plutôt, comment dire, au savoir de la personne en face d'ellui – qu'il s'agisse d'une élève, d'une enseignante, de la directrice ou de la concierge. Comme s'il estimait la précision et la portée des réponses qu'on lui faisait. J'avais l'impression qu'iel évaluait comment cette réponse informait la réalité, la déformait parfois. On aurait dit qu'iel survolait un large échiquier de possibilités où l'interlocuteur servait à déplacer des pions. « Quelle est cette fleur ? » pouvait finir en odyssée avec Na ! Son intelligence ne concevait aucune limite. Quand on y songe, n'est-ce pas une merveille absolue qu'une fleur existe, cette fleur-là, à ce moment précis ? N'est-ce pas un cumul de créations inimaginables ?

Na voulait comprendre véritablement. Et sa soif de savoir était animée d'une simplicité naturelle. Quand iel guidait l'interlocuteur jusqu'à ses moindres retranchements, j'imaginai un scalpel tellement fin qu'il aurait pu opérer sans verser une seule goutte de sang. Les autres élèves n'y voyaient qu'une manie. Les enseignantes, une pratique déstabilisante. Et mes parents répondaient sans grand souci de satisfaire entièrement la curiosité de Na. Moi j'avais fini par réaliser que, mis devant un brillant interlocuteur, iel aurait pu absorber un horizon de connaissances *presque* sans limites. Je dis *presque* parce que j'avais remarqué aussi cela : Na prenait un malin plaisir à trouver la borne où s'arrêtait notre savoir. À ses côtés, je sentais tout un monde insoupçonné, vierge de nos conceptions et de notre rationalité. Une *terra incognita* à explorer. Ellui-même m'avait appris cette formule, questionnant un ami linguiste de mon père. Je me souviens encore du point de départ. « D'où vient le mot *pomme* ? » La discussion avait traversé la morphologie et la lexicographie, les racines latines et ses substrats, le rôle du signifié et du signifiant, pour mener l'universitaire devant l'évidence qu'une nomination est absolument arbitraire. En aucun cas, passé l'emprunt à une autre langue, on ne pouvait parvenir à l'origine d'un mot. À moins, suggérait Na, de voir s'unir le mot et la chose. Je me rappellerai toujours de la mine éberluée des adultes autour de nous quand Na prit une poignée de terre humide, la forma de ses mains effilées en trois formes similaires, puis pointa l'une d'elles en souriant : « Kajatakenata ». L'ami de mon père était perplexe. « C'est un mot de par chez vous, Na ? » Pas du tout, fit Na. Il avait créé une réalité utile et un mot pour la désigner.

J'aurais pris des années d'amitiés avec Na. Le programme d'échange ne prévoyait qu'un mois et je crois que ce n'était pas sans raison. Na avait révolutionné tant de choses dans ma tête que j'en avais pour des décennies à mettre en pratique ses douces « révélations. » Encore aujourd'hui, il suffit que je pense à ellui pour dénouer une conception obtuse dans mon esprit, renverser l'angle d'un problème ou donner un horizon sans limite à la moindre petite chose. Un jour, peut-être, je pourrai retrouver cet être si riche et singulier. Pour l'instant, il ne nous est pas possible de supporter le voyage qui a mené Na jusqu'à nous. Nous avons tant à apprendre. La plus petite réalité est une telle symphonie. Je suis ravie d'avoir pu témoigner de Na auprès de vous. C'est avec gratitude que je vous quitte, parce qu'un petit miracle m'attend. Il pleut dehors et j'aimerais bien saisir ce qu'est la pluie !